

Dionne Campbell

“J’ai hâte de porter la flamme olympique”



Huit milles personnes se relaient tous les jours pour porter la flamme à travers l’Angleterre.

Elles ont été d’abord nominées, puis sélectionnées pour leur parcours exceptionnel.

Dionne Campbell, 29 ans, est l’une d’elles. Depuis son adolescence, elle se consacre aux autres avec énergie et dévouement. Le 24 juillet, elle portera la torche olympique dans le quartier londonien de Ealing, sous les vivas de la foule. Portrait d’une relayeuse qui porte la lumière en elle

PAR LOYOLA RANARISON

Dionne Campbell, qui êtes-vous ?

Une jeune femme toute simple (rires). Je suis née à Londres. Mon père était jamaïcain, ma mère caribéenne. J’ai étudié la psychologie à l’Université de Sussex mais également l’Histoire afro-américaine. C’est dans ce cadre que je suis partie en 2003 pour une année d’études aux États-Unis, au Spelman College d’Atlanta, l’une des toutes premières universités à avoir accepté des étudiantes noires. Je travaille aujourd’hui pour la mairie de Camden (un quartier de Londres) où je suis notamment en charge de la diminution des grossesses d’adolescentes.

Vous avez commencé très tôt à vous investir dans des associations...

J’ai grandi dans un quartier où les dealers faisaient la loi : beaucoup de gens autour de moi se sont fait tuer ou sont allés en prison. Un jour, à l’école, je devais avoir 13 ans, une conférencière nous a demandé ce que nous faisons concrètement pour changer les choses dans notre quartier. C’est là que j’ai pris conscience que je devais m’impliquer si je voulais voir les choses bouger.

Par quoi avez-vous commencé ?

Je suis d’abord devenue bénévole pour Crime Concern. Chaque semaine, je faisais des activités avec un groupe de 8 enfants dits « à risque ». Ils étaient issus de milieux difficiles ou de familles mêlées à la drogue. On faisait des films sur des sujets qui leur tenaient à cœur, pour extérioriser leurs peurs et leur donner des moyens de réfléchir et surtout de s’en sortir. Je me souviens de cet enfant qui était constamment en échec scolaire. Quand je me suis occupée de lui, il n’a manqué aucun cours et s’est accroché. Il m’a confié un jour que sa grand-mère faisait partie d’un gang mais je pensais qu’il exagérait un peu. Des années plus tard, en ouvrant le journal, j’ai lu qu’il avait été tué au cours d’un règlement de comptes et qu’en effet,

toute sa famille était en cause. Ces enfants ont besoin de beaucoup d’attention si on veut qu’ils s’en sortent un jour.

Vous avez aussi réalisé un film sur le harcèlement sexuel.

En 1998, je voulais dénoncer les gestes et les paroles que se permettent certains hommes. Mais je voulais que ce film ait un impact : avec des amis, on a donc conçu un « pack pour enseignants » avec plusieurs informations à faire partager aux élèves, et je vais souvent donner des conférences. Certains garçons disent : « même si la fille dit non, ça veut dire oui le plus souvent » et les filles leur répondent qu’ils ont tort. Ils en parlent entre eux et je me réjouis qu’ils puissent enfin le faire.

Vous avez reçu un prix pour ce film.

Oui, le Diana Award, du nom de la Princesse de Galles. Il a été créé pour récompenser les jeunes qui s’engagent pour changer la vie de leurs communautés. À l’époque, c’était un tout nouveau prix, je suis la deuxième personne à l’avoir obtenu. Aujourd’hui, plus de 37 000 jeunes ont reçu cette distinction. Recevoir ce prix, c’est pouvoir accéder à un formidable réseau de gens qui mettent en place des projets au Royaume-Uni et dans le monde entier. Et puis, accessoirement, j’ai pu rencontrer les princes William et Harry (rires).

À Atlanta vous aviez décidé de faire du bénévolat dans un tout autre registre, n’est-ce pas ?

J’avais rejoint l’association AIM (Action pour les enfants de mères emprisonnées). Tous les week-ends, nous réunissions plusieurs dizaines d’enfants à qui nous offrions le petit-déjeuner, puis nous faisons la route avec eux

dans des bus pour aller visiter leurs mamans dans des prisons situées à plusieurs heures de route. Une fois là-bas, on restait avec eux pendant la visite. Des moments très forts, très durs... surtout quand les enfants me demandaient « tu sais quand maman va rentrer à la maison ? » et que je savais qu’elle avait été condamnée à la prison à vie.

Comment avez-vous su que vous aviez été choisie pour porter la flamme olympique ?

Ce sont des collègues qui m’ont dit qu’ils m’avaient nominée. Et puis en novembre 2011, j’étais alors en vacances, j’ai reçu un E-Mail qui me disait que ma candidature avait été acceptée. Je n’en croyais pas mes yeux. Tous mes amis et toute ma famille sont tellement fiers, ils se sont d’ailleurs cotisés pour que je puisse racheter la torche que je vais porter pour la garder en souvenir.

Qu’est-ce que cela signifie pour vous ?

Ca fait toujours plaisir de savoir que des gens vous soutiennent et vous aiment, cette nomination m’a vraiment touchée. Je suis très émue, un peu nerveuse aussi, j’espère surtout que je ne vais pas tomber et que la flamme ne va pas s’éteindre ! (rires) C’est un grand moment que je vais vivre avec tous ceux que j’aime.

Quels sont vos projets ?

J’espère lancer ma propre association d’ici quelques années. J’ai envie de me consacrer à l’amélioration de la vie des femmes dans notre pays. Un trop grand nombre d’entre elles sont bafouées ou n’osent pas s’affirmer, il faut que cela change ! ●

Ce sont des collègues qui m’ont dit qu’ils m’avaient nominée. Je n’en croyais pas mes yeux